

Âmes errantes

Léon Morin, prêtre de Jean-Pierre Melville

Charles-Henri Ramond

Volume 39, Number 4, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ramond, C.-H. (2021). *Âmes errantes / Léon Morin, prêtre* de Jean-Pierre Melville. *Ciné-Bulles*, 39(4), 40–45.



Histoires de cinéma **Léon Morin, prêtre** de Jean-Pierre Melville

Âmes errantes

CHARLES-HENRI RAMOND

Le 3 septembre 1961, **Léon Morin, prêtre** de Jean-Pierre Melville est projeté en première mondiale à la soirée de clôture de la 22^e édition de la Mostra. Le film, présenté hors compétition, impressionne l'auditoire et se mérite le Grand Prix de la ville de Venise. Moins de 15 jours plus tard, la critique l'accueille avec un lot d'éloges alors qu'il prend l'affiche des cinémas français. Dans *Le Canard enchaîné*, Michel Duran salue « un film qui n'est ni commode ni confortable », Marcel Martin dans *Les Lettres françaises* note que la mise en scène lui a paru « excellente de sobriété et d'efficacité », Jean Collet de *Télérama* se réjouit d'avoir vu « Belmondo en soutane, une intrigue équivoque, des situations qui relèvent du rêve éveillé, un certain ton confidentiel difficile à rendre à l'écran », tandis que Jean Rochereau pour *La Croix* souligne qu'« il est inhabituel, très rare même, qu'un film améliore le livre dont il s'inspire »¹. Enthousiasmés par les bons mots des spécialistes, les spectateurs se pressent en grand nombre pour découvrir ce que leur réserve cette histoire d'amour entre Jean-Paul Belmondo et Emmanuelle Riva, deux comédiens ayant déjà pratiquement acquis le statut d'icônes du renouveau du septième art français. Le succès est tel qu'au cours des semaines suivantes, le réalisateur reçoit 25 propositions de films dits chrétiens, qu'il déclinera toutes².

Léon Morin, prêtre est la première adaptation cinématographique de l'ouvrage éponyme en partie autobiographique de la romancière Béatrix Beck. Née en 1914 en Suisse, cette descendante d'une Irlandaise et d'un essayiste belge épouse à l'âge de 22 ans un Juif venu de Pologne. En 1940, après que celui-ci ait disparu au front dans des circonstances non élucidées, elle se retrouve seule avec sa fille de quatre ans. Réfugiée à Grenoble pendant l'Occupation, elle fait alors la connaissance de l'abbé Jules Albert Peillet, qui deviendra le modèle de son Léon Morin. Avant cela, elle publie en 1948 un premier roman, intitulé *Barney*, dans lequel elle relate ses souvenirs d'enfance et d'adolescence. Elle envoie une copie de son livre à André Gide qui accepte de l'embaucher à titre de secrétaire personnelle. Lorsqu'il décède en février 1951, l'auteur de *La Symphonie pastorale* lui laisse une petite somme afin qu'elle puisse poursuivre sa carrière à l'abri du

besoin. C'est ainsi que quelques mois plus tard, Beck fait paraître chez Gallimard *Léon Morin, prêtre*, son troisième opus, couronné en décembre 1952 par le Prix Goncourt, 50^e du nom.

Dès la parution de ce drame unissant deux êtres de chair et de passion plongés dans une France rendue exsangue par l'occupant, le Juif et athée Jean-Pierre Melville veut en faire l'adaptation. Mais, sans comédiens ni budget, il est obligé d'attendre « dans l'angoisse avec des frissons d'inquiétude chaque fois que l'un ou l'autre de mes confrères s'intéressait à ce roman que le Prix Goncourt avait rendu très commercial »³. À la fin des années 1950, il trouve enfin celle qui incarnera la communiste Barney et celui qui jouera l'abbé Léon Morin. Les deux héros de cette histoire vivent à Grenoble, dans les Alpes françaises, alors sous le joug des Italiens, puis des troupes nazies. Elle a jeté son dévolu sur



lui sans même l'avoir rencontré, croyant que seuls de bons parents paysans pouvaient nommer leur fils ainsi. À la blague, elle est entrée dans le confessionnal de l'église et s'est mise à lui débiter une rengaine connue sur l'asservissement des masses tout en lui reprochant le manque de pureté de la religion. Avec un calme olympien, cet homme au charme fou a répondu avec une rhétorique étonnamment progressiste et, intrigué par l'audace de cette femme, l'a invitée chez lui pour échanger à bâtons rompus. Au fil de leurs rencontres, les convictions de Barney ont fini par chavirer.

1. Site Internet d'UniFrance.

2. Article de Reuters publié le 3 août 1973 lors du décès du cinéaste (disponible sur BAnQ Numérique).

3. Communiqué de presse d'UniFrance, mars 1961.



Emmanuelle Riva « avait été choisie, selon les dires de Melville, en raison de sa ressemblance avec l'auteure de l'œuvre originale ».

Bâtir un drame sentimental qui sorte des sentiers battus n'a rien de facile. Pas plus que de parvenir à traiter de spiritualité pendant deux heures dans une œuvre respectant le plus possible les canons de l'art cinématographique. Soixante ans après sa sortie, **Léon Morin, prêtre** paraît toujours aussi réussi et possède encore tout du caractère unique qui le distinguait immédiatement de la production française d'alors. Amour irrésolu, opposition entre le profane et le sacré, rôle de l'individu dans la collectivité, etc., les thèmes abordés résonnent aujourd'hui avec une force étonnante. S'il semble que de nos jours les religions quadrillent de plus en plus l'espace social en territoires hermétiques, Melville fait au contraire l'apologie de la conciliation. Il ne juge pas ses sujets, ne rejette rien de leurs croyances et convoque la fraternisation du cartésien et du scolastique. Bien vivant, le tableau qu'il propose fait la part belle à la compréhension et à l'acceptation des différences. L'une des raisons qui font que le film n'a rien perdu de sa pertinence se trouve dans son parti pris narratif. De son propre chef, Melville a opéré des coupes franches dans un montage initial de 3 h 13. Tenant à s'éloigner du romanesque et voulant à tout prix éviter l'illustration pittoresque d'une petite ville écrasée par la guerre, il s'est concentré sur l'intimité de ses personnages. Bien que délicate d'un point de vue commercial, l'approche permet de décupler la portée universelle de l'œuvre et de la rendre insensible au temps et aux modes. Restreint à quelques vignettes explicatives et peuplé de rôles très secondaires, le contexte historique est encore présent, mais n'a au final qu'un poids très relatif. Morin tente d'expliquer le plus simplement du monde ce qu'est le christianisme; Barny se laisse submerger par l'aura de cet homme déroutant qui « rend semblable à lui tous ceux qui l'approchent ». Moins divertissant, mais nettement plus troublant, le rapprochement spirituel de deux âmes errantes aux prises avec des forces plus grandes qu'elles prend ainsi toute sa signification.

Léon Morin, prêtre est bâti sur un récit riche, mais pas redondant; rigoureux, mais pas rébarbatif qui fournit plusieurs niveaux de lecture. De prime abord, on peut se contenter de ce que le roman proposait de plus conforme à la dramaturgie cinématographique : l'attirance de deux êtres qui ne sont pas faits l'un pour l'autre et entre lesquels il ne peut être question d'union charnelle. Délicat, sensible, dénué de sentimentalisme et même doté de plusieurs touches humoristiques, le film est une immersion langoureuse dans la psyché d'une jeune femme cherchant à comprendre sa raison d'être. À travers ses explications et ses enseignements, l'homme qu'elle aime lui donne la possibilité d'entrevoir la vie comme un engagement individuel, un combat humain tourné vers l'émerveillement et l'apaisement des souffrances d'autrui. Les nombreuses références à la philosophie, religieuse ou non, donnent naissance à une introspection bercée par la profondeur des dialogues et la voix hors

champ qui ne cesse d'accompagner le récit. Toutefois, s'il prétendait avoir fait un film catholique et s'il se présentait souvent comme moraliste, Melville n'a aucune intention de marteler un message. Il offre plutôt une relecture de ce qu'est la foi et fait de son héros le porte-parole d'un discours personnel, interpellant les convictions de son auditoire et le guidant sur les notions de bonté, d'humanisme ou de bienfaisance. Morin est un homme d'Église — le seul de toute la filmographie de Melville — ouvert sur l'avenir, rejetant la posture rigide de ses confrères. Petit abbé de province, il a, comme le constate Barny, le genre et les manières d'un militant. « On lutte, c'est dur, mais il y a déjà un peu de progrès », dit Léon à son élève. Proche de ses concitoyens, il les pousse à devenir meilleurs et les questionne sur leur engagement concret à s'accomplir dans le bien commun. Il n'est donc pas étonnant que quelqu'un de si peu égoïste puisse se contenter d'un dénuement quasi miséreux. La caméra d'Henri Decaë, opérateur attitré du cinéaste, précise les détails de l'ascèse en s'attardant sur un revers de soutane rapiécée, en embrassant de modestes effets personnels posés à même le sol ou en jetant quelques coups d'œil sur une bibliothèque limitée à l'essentiel. Les images évoquent à elles seules ce rejet de tout matérialisme qui, pour autant, ne fait pas de son adepte un être reclus dans la culpabilité. Ouvertement critique de tout ce qui peut ressembler à de la bondieuserie, celui qui regrette que la religion ait perdu son sens en raison de l'attitude de la petite bourgeoisie locale se moque de tous ceux qui freinent la transformation de l'Église.

Fruste, viril, un peu gouailleur, Morin est incarné par un Jean-Paul Belmondo inédit qui ne peut laisser indifférent. Le comédien, que Melville a rencontré deux ans plus tôt lors du tournage d'**À bout de souffle**, endosse avec ce qu'il faut de gravité et de légèreté le rôle d'un type ordinaire, presque un voisin, à la fois sérieux et drôle, charmeur et repoussant. Barny ne peut rien contre cet homme ambigu dont toutes ses collègues se sont éprises. La dualité mystérieuse du personnage n'est pas étrangère à l'efficacité dramatique du film. Alors âgé de 28 ans, l'acteur — qui vient tout juste d'apparaître dans un sketch sur l'adultère dirigé par Henri Verneuil⁴ — rend palpables les tourments inavoués de ce séducteur bouleversé par son époque autant que par le désarroi d'Emmanuelle Riva. Révélée dans **Hiroshima mon amour**, cette dernière avait été choisie, selon les dires

de Melville, en raison de sa ressemblance avec l'auteure de l'œuvre originale. Cependant, si le titre du film renvoie directement au héros masculin, c'est bel et bien la modeste employée de bureau, tout en retenue, en grâce et en dignité, qui constitue l'âme et le cœur de l'intrigue. Toutefois, les histoires de Melville faisant toujours une référence directe à la tragédie grecque, le couple Barny/Léon est inéluctablement voué à l'échec. Le mélodrame atteint son paroxysme au cours

Toutefois, s'il prétendait avoir fait un film catholique et s'il se présentait souvent comme moraliste, Melville n'a aucune intention de marteler un message. Il offre plutôt une relecture de ce qu'est la foi et fait de son héros le porte-parole d'un discours personnel, interpellant les convictions de son auditoire et le guidant sur les notions de bonté, d'humanisme ou de bienfaisance. Morin est un homme d'Église [...] ouvert sur l'avenir, rejetant la posture rigide de ses confrères. Petit abbé de province, il a, comme le constate Barny, le genre et les manières d'un militant.

d'une scène mémorable, dans laquelle Barny, n'y tenant plus, ose demander à l'homme dont elle est éprise « si vous n'étiez pas prêtre, me prendriez-vous pour femme? ». Dans un accès de rage sourde d'une force stupéfiante, Morin prend une hache et la plante violemment dans un billot de bois, avant de s'enfuir sans une réponse, sans un regard. Ce moment de colère inouïe, symbolique de la charge sensuelle et émotionnelle qui transperce tout le film, illustre à lui seul la défaillance de cette relation interdite, évoquant du même coup la subtilité du scénario, frisant le scabreux sans jamais y sombrer.

Avec une filmographie composée pour moitié de suspenses policiers, Melville est souvent qualifié — à tort, selon nous — de maître incontesté du polar à la française. Or, bien qu'assez éloigné des péripéties de flics et de voyous qui ont émaillé sa carrière, **Léon Morin, prêtre** s'inscrit pourtant parfaitement dans la continuité de l'œuvre d'un cinéaste que l'on peut considérer avant tout comme un grand créateur d'atmosphère plutôt qu'un raconteur d'histoire. De fait, on retrouve ici une bonne partie des thèmes qu'il a déjà explorés ou qu'il reprendra par la suite. À l'instar de ceux

4. *La Française et l'Amour*, film à sketches français, 1960.

Une adaptation contemporaine : La Confession

Trente ans après l'adaptation de Jean-Pierre Melville, le roman de Béatrix Beck est à nouveau porté à l'écran dans un téléfilm de Pierre Boutron scénarisé par Emmanuel Carrère. Vingt-cinq ans plus tard, Romain Duris et Marine Vacth succèdent à Robin Renucci et Nicole Garcia pour donner vie à Léon et Barny, dans **La Confession** (2015), long métrage de cinéma écrit et réalisé par Nicolas Boukhrief. Comparer cette version récente à celle de Melville est un exercice d'autant plus périlleux que le film de Boukhrief ne pouvait pas, pour des raisons légales, en être un *remake*. Selon nous, Melville a réussi une œuvre maîtresse en optant pour l'illustration nuancée et polysémique d'êtres mis à l'épreuve par l'interdit, dans un contexte historique qui, bien que laissé à l'arrière-plan, exacerbat les désirs et les remises en question. Avec son ancrage dans le présent, son long retour en arrière et sa peinture d'époque concrète, **La Confession** offre une vision très prosaïque d'une passion interdite. Elle est illustrée avec un bon goût évident, mais elle reste dans le romanesque et n'atteint jamais la profondeur de celle de son modèle. **Léon Morin, prêtre** puise sa force dans un texte introspectif, proche de l'abstraction. Chez Boukhrief, le dialogue s'est affadi à force de vouloir être « digeste » et « contemporain ». Sur le plan formel, les clairs-obscurs et les décors épurés ont fait place aux jolies couleurs rétro et à l'atmosphère minutieusement manufacturée. Bien que portée par la performance habitée et le charisme de ses deux principales vedettes, la distribution se retrouve quant à elle plombée par des rôles secondaires frôlant le stéréotype, voire le ridicule. Remarqué pour ses polars musclés (**Le Convoyeur**, **Gardiens de l'ordre**, **Made in France**), le réalisateur a changé complètement de registre, avouant avoir trouvé dans le roman la matière à un « grand mélodrame ». En se restreignant à un territoire imaginaire moins suffocant et indéniablement taillé à la mesure d'un spectateur peu au fait des malheurs de la guerre, il a cédé à la tentation de plaire au plus grand nombre. Cela n'a pourtant pas empêché le film de subir l'indifférence du public et l'a relégué, dès sa sortie, dans la catégorie des reconstitutions surannées en costumes d'époque. Bien que soigné, **La Confession** n'est ni plus ni moins alléchant que tous les films historiques produits par le cinéma ou la télé française depuis une vingtaine d'années. (Charles-Henri Ramond)

Note : Les éléments entre guillemets sont tirés d'une entrevue de Nicolas Boukhrief, publiée dans le dossier de presse du film.

du **Samouraï** ou de **Bob le flambeur**, les personnages, empreints d'une mélancolie larvée, semblent incapables d'échapper à leur destin. Ils sont emblématiques de la condition humaine contrastée si importante pour définir le héros melvillien. Mu par les contradictions, celui-ci finit inexorablement sa trajectoire dans une voie de garage. Ne pouvant se résoudre à aimer celle qui s'offre à lui, Léon partira évangéliser les villages des montagnes environnantes, laissant Barny seule face à un avenir incertain. Le prêtre, tout comme ses multiples amoureuses, évolue dans un univers à la frontière du bien, incarné par la spiritualité, et du mal, représenté par l'interdit du rapprochement sentimental. Dans la même lignée, l'auteur va jusqu'à brouiller les cartes de l'héroïsme militaire — pourtant clairement délimité par le cinéma occidental — en opposant un soldat allemand se conduisant avec gentillesse envers la fille de Barny et un troufion anglais harcelant la jeune veuve pour coucher avec elle. Chez Melville, les protagonistes sont sans cesse et indifféremment des « bons » et des « méchants », comme en témoigne l'ambiguïté du **Silence de la mer** dans lequel Howard Vernon joue un officier allemand convaincu que ses supérieurs verront dans la beauté et la culture du pays occupé une preuve éloquente de l'absurdité de la guerre.

Né Jean-Pierre Grumbach en 1917, Melville a fait de la résistance sous le pseudonyme de Cartier, en participant, entre autres, à l'offensive de Cassino et au débarquement de Provence. Il a connu les affres de la prison et a eu la douleur de perdre son frère aîné, tué d'une balle dans la tête par un passeur alors qu'il tentait de quitter la France. C'est en entrant dans les Forces françaises combattantes en août 1943 qu'il adopte son nom d'emprunt, en hommage au romancier américain⁵. Grumbach-Cartier-Melville fera référence à ses souvenirs douloureux dans tout son œuvre, notamment en mettant en scène la vie des Français sous l'Occupation dans son célèbre triptyque composé du **Silence de la mer** (1949), de **Léon Morin, prêtre** (1961) et de **L'Armée des ombres** (1969). Toutefois, chez Melville, pas de fresque à grand déploiement, aucun plan d'ensemble avec des milliers de figurants ni acte de bravoure à la sauce hollywoodienne. Presque innocemment, comme une évidence, Morin avoue qu'il protège des Juifs en les cachant (Melville donne ici le beau rôle à son personnage masculin puisque dans le roman, c'est Barny qui recueille un couple de clandestins dans sa maison). D'autres détails fugaces, insidieux se substituent à l'épopée, remplacée par une remarquable utilisation du hors-champ. Cinéaste et résistant, Melville n'insiste pas sur les abominations, préférant illustrer leurs impacts sur le quotidien de sa petite ville en apparence sans histoire. La

5. Lettre de la Fondation de la Résistance, n° 84, mars 2016 (disponible en ligne).



collègue de bureau et ses cinq amants nazis, les rombières respectables portant leurs habits de fête pour assister au défilé des femmes tondues sont quelques exemples proposés par le cinéaste pour évoquer une période marquée par les compromissions et la lâcheté. Mises ensemble, ces précisions implacables font ressortir la pureté et la bonté du discours de Morin, visiblement bien seul au milieu d'un monde en plein désespoir.

Pour Melville, jusque-là rangé dans la catégorie des faiseurs d'images iconoclastes connus principalement dans des cercles cinéphiles limités, ce sixième long métrage sonne l'avènement de la maturité. Il sort de 15 années de galère au cours desquelles il a produit et réalisé ses œuvres en tournant le dos à l'industrie cinématographique française. Pour **Léon Morin, prêtre**, celui qui a toujours souhaité faire du cinéma populaire obtient de ses producteurs Georges de Beauregard et Carlo Ponti son premier budget conséquent et retient pour la toute première fois l'attention d'un large public. Son adaptation téméraire d'un grand succès de librairie se démarque par la retenue avec laquelle il traite un sujet sensible et offre à deux vedettes reconnues des costumes résolument différents de ceux qui avaient bâti leur notoriété. D'un point de vue formel, le film peut également être considéré comme une œuvre charnière. Son esthétique hybride et novatrice se situe

entre la caméra-stylo qui le rapproche de la Nouvelle Vague (**Bob le flambeur**, **Deux Hommes dans Manhattan**) et l'expérimentation visuelle des **Enfants terribles**. Bien que tourné en studio, le film se détache du stoïcisme classique de la soi-disant « qualité française ». Avec ses plans de caméras audacieux et ses lumières expressionnistes, ses espaces physiques répondant aux sphères mentales des personnages, sa bande originale intemporelle, ce drame humain au dénouement déchirant parvient encore à surprendre, même après plusieurs visionnements⁶. Le revoir permet de constater à quel point Melville a su créer une tragédie moderne, profonde, émouvante et délicate, tout en étant terriblement réaliste, qui restera à jamais gravée dans la carrière du cinéaste — qui a souvent eu la main lourde pour ses personnages féminins — comme son plus beau portrait de femme, aux côtés de celui de Mathilde, autre mère, autre résistante, incarnée huit ans plus tard par Simone Signoret dans **L'Armée des ombres**. 

6. Le film, comme une bonne partie de l'œuvre de Melville, est offert en Blu-ray ou en VSD par les Films Criterion.